

# Le Littoral africain du Bab el-Mandeb d'après les sources grecques et latines

Jehan Desanges

---

**Citer ce document / Cite this document :**

Desanges Jehan. Le Littoral africain du Bab el-Mandeb d'après les sources grecques et latines. In: Annales d'Ethiopie. Volume 11, année 1978. pp. 83-101;

doi : <https://doi.org/10.3406/ethio.1978.907>

[https://www.persee.fr/doc/ethio\\_0066-2127\\_1978\\_num\\_11\\_1\\_907](https://www.persee.fr/doc/ethio_0066-2127_1978_num_11_1_907)

---

Fichier pdf généré le 14/05/2018

## LE LITTORAL AFRICAÏN DU BAB EL-MANDEB D'APRES LES SOURCES GRECQUES ET LATINES

par  
Jehan DESANGES

### I — Datation des témoignages.

Un certain nombre de témoignages antiques concernent le littoral africain du Bab el-Mandeb. Nous avons pensé qu'il était opportun de les rassembler ici. Ils ne sont pas toujours clairs, ni concordants. Aussi proposons-nous les éléments d'un commentaire.

Les textes que nous avons retenus s'échelonnent dans le temps sur trois siècles, depuis le *Périple* d'Agatharchide, rédigé vers 130 avant notre ère<sup>(1)</sup>, jusqu'à la *Géographie* de Ptolémée, publiée vers 150 de notre ère<sup>(2)</sup>. Mais ce n'est pas tant la date des auteurs qui importe que celle des sources qu'ils ont utilisées. Or, dès l'abord, il faut insister sur le fait qu'il y a, entre l'âge de la documentation africaine d'Agatharchide et le *floruit* de cet auteur, un décalage d'environ un siècle. En effet, Agatharchide nous avertit lui-même, dans le cinquième livre de sa monographie consacrée à la mer Erythrée<sup>(3)</sup>, qu'il n'a pu consulter ses sources (les hypomnémata conservés à Alexandrie<sup>(4)</sup>) au sujet des "aromates que porte le pays des Troglodytes". Or nous savons par Strabon (cf. *infra* texte n° 6) que la terre des aromates commence après Deirè, c'est-à-dire, grosso modo, à partir du Bab el-Mandeb. Sans doute ne manquera-t-on pas de faire alors observer qu'Agatharchide consacre un développement<sup>(5)</sup> au premier amiral lagide qui franchit les détroits en longeant la côte africaine, à savoir Simmias, "ami" de Ptolémée III. Mais à cette occasion, il se borne à relater des observations ethnographiques sur des peuplades situées à l'extérieur des détroits<sup>(6)</sup>. En revanche, sa description topographique de la côte africaine ne nous mène guère au delà de Ptolémaïs des Chasses, dans la région d'Aqiq<sup>(7)</sup>. Or cette escale fut fondée par Eumène au nom de Ptolémée II<sup>(8)</sup>. Tout au plus, peut-on

(1) D.Woelk, *Agatharchides von Knidos, über das Rote Meer, Uebersetzung und Kommentar*, Bamberg, 1966, p.253.

(2) Cf. J. O. Thomson, *History of Ancient Geography*, Cambridge, 1948, p.229, qui fait valoir que le "Système astronomique" de Ptolémée met en oeuvre des observations effectuées entre 127 et 141.

(3) Photius, *Bibl.*, n° 250, 110, éd. R.Henry, VII, Paris, 1974, p.189.

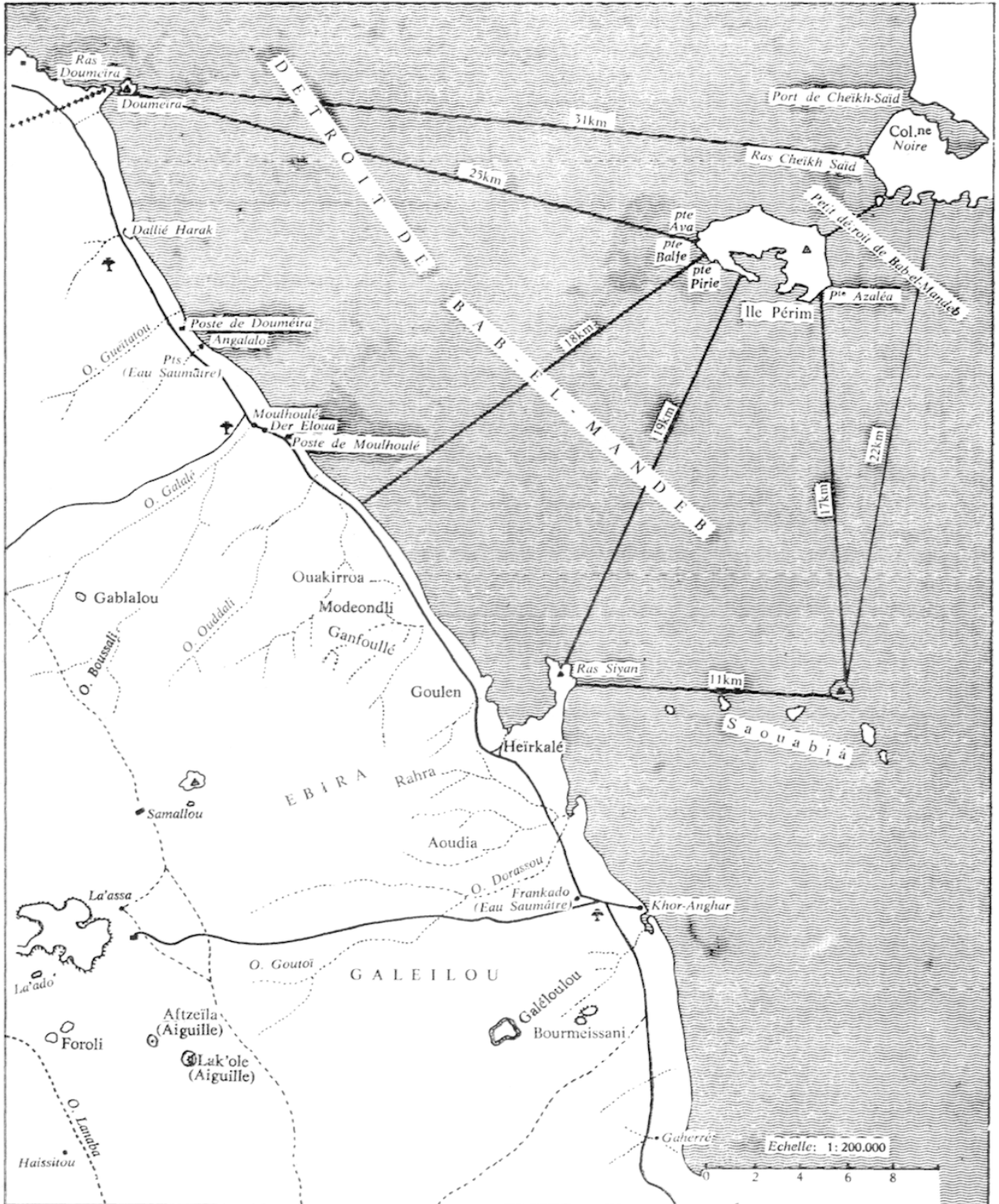
(4) Sur la nature des hypomnémata, cf. D.Woelk, *op.cit.*, p.255-256.

(5) Diodore, III, 18, 4.

(6) Idem, III, 18-21; Photius, *Bibl.*, n° 250, 40-48, *ibid.*, p.160-163.

(7) Diodore, III, 41, 1; Photius, *Bibl.*, n° 250, 84, *ibid.*, p.179. Il apparaît bien par Strabon, XVI, 4, 7, que les Ταῦροι sont situés en deçà de Ptolémaïs, malgré Diodore qui a mal compris le texte d'Agatharchide.

(8) Strabon, XVI, 4, 7.



admettre qu'Agatharchide fait une allusion à l'archipel des Dahalak<sup>(9)</sup> et aux plaines côtières de la région de Massawa et d'Assab. Il ne dit mot, en tout cas, d'Adoulis, qui existait peut-être cependant dès l'époque de Ptolémée III, si du moins l'inscription copiée par Cosmas Indicopleustès dans ce port<sup>(9b)</sup> n'y a pas été apportée d'ailleurs, comme on l'a parfois supposé<sup>(10)</sup>.

Le décalage entre la date de la documentation d'Agatharchide, qui n'a peut-être même pas consulté toutes les archives datant du règne de Ptolémée II, et le *floruit* de ce même auteur est encore accru pour le lecteur insuffisamment averti, du fait que son oeuvre nous est parvenue en deux versions très postérieures, l'une due à Diodore<sup>(11)</sup> qui écrivait au début du principat d'Auguste, l'autre à Photius<sup>(12)</sup>, patriarche byzantin du IX<sup>e</sup> siècle de notre ère<sup>(13)</sup>. Ce dernier prenait des notes de lecture plus ou moins cursives et il a éliminé dans le *Périple de la mer Erythrée* d'Agatharchide tout ce qui n'intéressait guère ses contemporains, comme la mention, par exemple, des mesures prises plus particulièrement par Ptolémée II<sup>(14)</sup>. Diodore est en général plus complet. Il recoud, souvent sans intelligence<sup>(15)</sup>, des passages quasiment copiés dans sa source à laquelle il semble bien qu'il n'ait à peu près rien ajouté<sup>(16)</sup>.

La région des détroits est évoquée de façon plus précise par le témoignage suivant, celui de Strabon, en son livre XVI écrit au début du principat de Tibère. Strabon, lui aussi, dépend de sources sensiblement antérieures à son époque. Il propose une esquisse très générale du golfe Arabique (mer Rouge) d'après Eratosthène (vers 275-196 avant notre ère)<sup>(17)</sup> et une description plus détaillée du littoral d'après Artémidore qui écrivit vers 110 avant notre ère. Pour la partie de la côte africaine de la mer Rouge qui s'étend jusqu'à Ptolémaïs des Chasses, Artémidore s'est inspiré d'Agatharchide, si bien qu'on peut comparer sa version, plus succincte, à celle de Diodore et à celle de Photius<sup>(18)</sup>. Au delà, Artémidore puise à des sources inconnues de nous. Il décrit le rivage africain jusqu'à la Corne du Notos (cap Guardafui), atteinte par Charimortos à la fin du règne de Ptolémée IV ou au début du règne

(9) Diodore, III, 41, 3; Photius, *Bibl.*, n° 250, 84, p.179; commentaire de D.Woelk, *op.cit.*, p.205.

(9b) Cosmas Indicopleustès, *Topographie chrétienne*, II, 58-59, éd. W.Wolska-Conus, Paris, 1968, I, p.370-373.

(10) W.Krebs, *Adulis—ein antiker Hafen am Roten Meer*, dans *Altertum*, XV, 1969, p.168-169; I.Hofmann, *Wege und Möglichkeiten eines indischen Einflusses auf die meroitische Kultur*, St Augustin b.Bonn, 1975, p.94-95.

(11) Diodore, III, 12, 1-48, 5.

(12) Photius, *Bibl.*, n° 250, éd. R.Henry, VII, Paris, 1974, p.134-189.

(13) Cf. sur sa biographie, Photius, *Bibl.*, éd. R.Henry, t. I, Paris, 1959, p.IX-XV.

(14) D.Woelk, *op.cit.*, p.257. Qu'il ne s'agisse pas d'innovations de Diodore est prouvé par les parallèles dans Strabon, d'après Artémidore.

(15) C.Wachsmuth, *Einleitung in das Studium der alten Geschichte*, Leipzig, 1895, p.94-96; F. Bizière, *Comment travaillait Diodore de Sicile*, dans *R.E.G.*, LXXXVII, 1974, p.369-374.

(16) Cependant D.Woelk, *op.cit.*, p.257, a tort, semble-t-il, d'affirmer que Diodore n'a pu consulter les manuscrits dans la Bibliothèque d'Alexandrie, parce que celle-ci avait déjà brûlé. En effet, l'importance de cet incendie est controversée, cf. E.A.Parsons, *The Alexandrian Library*, Londres, 1952, p.286-319; contra H.J.de Vleeschauwer, *Les bibliothèques ptoléméennes d'Alexandrie*, Pretoria, 1955 p.28-30, qui croit, lui aussi, que le Mouseion a entièrement brûlé.

(17) Strabon, XVI, 4, 4. A noter qu'Artémidore a lui-même consulté et utilisé Eratosthène, cf. Strabon, XVI, 4, 19.

(18) Une telle comparaison eût sans doute conduit J.Pirenne, *Le royaume sud-arabe de Qatabân et sa datation*, Louvain, 1961, p.86-89, à ne pas attribuer à Diodore la consultation des hypomnēmata basilika. En effet plusieurs faits rapportés par Diodore et sans parallèle dans Photius sont évoqués de façon succincte par Artémidore.

de Ptolémée V, c'est-à-dire à la fin du III<sup>e</sup> siècle avant notre ère<sup>(19)</sup>. Strabon en appelle sans arrêt à Artémidore<sup>(20)</sup> et visiblement n'y ajoute rien, si ce n'est pour exprimer sa perplexité au sujet de la direction de la côte après les détroits, en se référant à "certains auteurs".<sup>(21)</sup> Il se demande en effet si le littoral à l'extérieur du Bab el-Mandeb se dirige vers le midi ou vers le levant. Or Artémidore<sup>(22)</sup> savait fort bien que la côte ne s'infléchissait durablement vers le midi qu'après la Corne du Notos. Il résulte de là qu'Artémidore est bien pour l'Afrique érythréenne la source la mieux informée et sans doute la plus récente de Strabon. Ajoutons qu'Artémidore n'est pas au courant du second voyage dans l'Inde effectué par Eudoxe de Cyzique, qui fut dans l'obligation de relâcher, lors de son retour, au delà du cap Guardafui<sup>(23)</sup>, vers 115/113 avant notre ère. C'est Poseidonios qui révélera les navigations d'Eudoxe<sup>(24)</sup> peu de temps après Artémidore. Or, au livre XVI, Strabon ne sent nullement le besoin de faire allusion à Eudoxe, qu'il tenait à tort pour un fieffé menteur.

Nous ne savons à peu près rien des sources de la brève évocation de la mer Rouge dans la *Chorographie* de Pomponius Méla, écrite au début du principat de Claude. Sans doute dépendait-elle d'une description du littoral datant de l'époque d'Octave. Mais cette description même, dont l'auteur est peut-être Varron, était issue de sources antérieures. Quant à Pline l'Ancien, qui dédia son *Histoire Naturelle* à Titus en 77 ou 78 de notre ère<sup>(25)</sup>, sa documentation est beaucoup plus complexe. Il a utilisé la même description du littoral, mais l'a complétée, avant tout en recourant à la compilation effectuée par Juba II à l'intention de C. Caesar, le petit-fils d'Auguste. Or Juba lui-même mit à contribution de nombreux auteurs de l'époque hellénistique. On notera que Pline l'Ancien<sup>(26)</sup> mentionne une évaluation de la largeur du détroit, la plus ancienne très certainement, d'après Timosthène qui fut un amiral de Ptolémée II<sup>(27)</sup>.

Le *Périple anonyme de la mer Erythrée* — on ne le sait que trop — est un document dont la datation prête à controverse. Depuis plus de cent ans, les érudits se partagent entre partisans d'une datation haute, la seconde moitié du premier siècle de notre ère, et partisans d'une datation beaucoup plus basse, le troisième siècle après J.-C.<sup>(28)</sup> Nous croyons, pour notre part, qu'il est antérieur à l'annexion de la Nabatène par Trajan et même à la mort de Malichos II (70 après J.-C.). La con-

(19) Strabon, XVI, 4, 14-15. Sur Charimortos, cf. W. Peremans et E. van't Dack, *Prosopographia Ptolemaica*, II, Louvain, 1952, n° 4428, p.233.

(20) Strabon, XVI, 4, 18, *initio*.

(21) Idem, XVI, 4, 20, *in fine*.

(22) Idem, XVI, 4, 14, *in fine*.

(23) Strabon, II, 3, 4: "au retour les vents le firent dévier au-dessus de l'Éthiopie". Nous apprenons par Strabon, II, 3, 5, qu'Eudoxe dut alors naviguer à partir du couchant pour rentrer. Cela ne s'explique que s'il a été déporté au sud-ouest du cap Guardafui, lors de son second retour de l'Inde.

(24) Strabon, II, 3, 4.

(25) Pline l'Ancien, *H.N.*, *Praef.*, 3.

(26) Idem, *H.N.*, VI, 163.

(27) Idem, *H.N.*, VI, 183.

(28) Bilan d'ensemble sceptique de W. Raunig, *Die Versuche einer Datierung des Periplus maris Erythraei*, dans *Mitteil. der anthr. Gesellschaft in Wien*, C, 1970, p.231-242. Le statut de la Nabatène toutefois semble imposer une datation haute, le roi Malichos ne pouvant guère être identifié qu'avec Malichos II, cf. J. Starcky, art. *Petra et le royaume de Nabatène*, dans *Supplément au Dictionnaire de la Bible*, fasc. 39, Paris, 1964, p.918; G.W. Bowersock, *A Report on Arabia provincia*, dans *Journ. of Rom. Stud.*, LXI, 1971, p.223-224.

ception générale de l'Afrique qui s'y exprime le situe avant Ptolémée le Géographe<sup>(29)</sup>. L'époque d'Auguste paraissait encore relativement proche à son rédacteur anonyme<sup>(30)</sup>.

Enfin Ptolémée dans sa description des côtes orientales de l'Afrique, se réfère pour l'essentiel à Marin de Tyr dont la documentation doit dater des années 107/114 de notre ère<sup>(31)</sup>.

Nous pouvons donc considérer que notre documentation s'échelonne dans le temps, depuis Timosthène (entre 283 et 246 avant notre ère) jusqu'à la seconde moitié du règne de Trajan, c'est-à-dire sur trois siècles et demi à quatre siècles.

## II — Les témoignages.

1) *Périple* d'Agatharchide, fragm.40-48 (D.Woelk)<sup>(32)</sup>: Ichthyophages d'au delà des détroits et peuples voisins et apparentés.

a) version de Diodore, III, 18-21, éd. Loeb, Londres/Cambridge (Mass.), t.II, 1961, p.131-144, texte grec et traduction anglaise par C.H.Oldfather (on peut consulter, à la rigueur, la traduction française d'A.F.Miot, Paris (Firmin Didot), t.II, 1834, p.27-35).

b) version de Photius, *Bibl.*, 250, 40-48, éd. et trad.R.Henry, Paris ("Les Belles Lettres"), t.VII, 1974, p.160-163.

En raison de la longueur de ces fragments ethnographiques, dépourvus de précisions topographiques, nous nous contentons d'en donner une brève analyse assortie de quelques remarques.

*fragm.* 40 (Diodore, III, 18, 1-2; Photius, 250, 40, *op.cit.*, p.160):

Les Ichthyophages habitant au delà des détroits sont capables de se passer de boisson.

(29) *Périple de la mer Erythr.*, 18, dans *G.g.m.*, I, p.272: au delà de Rhapta, la côte d'Afrique s'infléchit vers l'ouest jusqu'à l'Atlantique (mer occidentale). La découverte que la côte se prolonge encore le long de l'océan Indien jusqu'au cap Prason a détourné Ptolémée de formuler une telle hypothèse. On a douté dès lors du caractère insulaire de l'Afrique.

(30) *Périple*, 26, dans *G.g.m.*, I, p.277. Cf. en dernier lieu H. von Wissmann, *Die Geschichte des Sabäerreichs und der Feldzug des Aelius Gallus*, dans *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt II (Principat)*, 9, 1, Berlin/New York, 1976, p.434-435. Ce savant qui se rallia naguère aux vues de J.Pirenne, *Un problème-clef pour la chronologie de l'Orient: la date du "Périple de la mer Erythre"*, dans *Journ. Asiat.*, 249, 1961, p.441-459, pense aujourd'hui que le *Périple* est une oeuvre composite dont les données proviennent de périodes diverses, parce qu'il a été mis à jour au long des siècles. Pourtant, à notre avis, c'est plutôt une impression d'unité que l'on retire de la lecture d'ensemble de ce *Périple* anonyme, si différent du *Périple du Pseudo-Scylax* par exemple.

(31) Cf. *R.E.*, Suppl. Bd XII, *zum Art. Marinos von Tyros*, col. 791-838 (N.G.Photinos, 1970) pour l'importance de l'oeuvre de Marin de Tyr; pour la datation de sa documentation, cf. *R.E.*, XIV 2, art. *Marinos von Tyros*, col. 1768 (E.Honigmann, 1930). A noter que Marin connaissait déjà le cap Prason, cf. Ptolémée, I, 9, 3, alors que le *Périple de la mer Erythre* l'ignore. Récemment, P. Pédech, *La géographie des Grecs*, Paris, 1976, p.179-184, a présenté avec clarté et pertinence cette oeuvre importante que nous ne connaissons que par Ptolémée.

(32) Commentaire dans D.Woelk, *Agarthachides von Knidos*, Bamberg, 1966, p.134-141. Nous donnons les numéros des fragments d'après la reconstitution de D.Woelk.

*fragm.41* (Diodore,III,18,3-6;Photius,250,41,*ibid.*):

Ils sont d'une extraordinaire insensibilité (ἀπάθεια), au témoignage des marchands qui ont navigué dans ces parages à l'époque d'Agatharchide. Nous apprenons par la version de Diodore, beaucoup plus détaillée, que Simmias, qui reconnut le pays pour Ptolémée III, ne parvint pas à susciter leur curiosité et à les faire sortir de leur impassibilité. Ni les injures, ni les coups ne les émurent et ils supportèrent même sans broncher qu'on égorgât des femmes et des enfants de leur tribu sous leurs yeux. Ils se contentent de regarder en hochant la tête, ne communiquant entre eux que pour le strict nécessaire et, alors, par gestes. (A lire la version de Photius, on se rend compte que la communication par signes entre les Ichthyophages n'est qu'une supputation d'Agatharchide que Diodore a transformée en assertion. Photius ne nous a laissé que des notes assez cursives, mais sa lecture est souvent plus intelligente que celle de Diodore).

*fragm.42* (Diodore,III,18,7;Photius,250,42,*op.cit.*,p.160-161):

D'après Diodore, les Ichthyophages vivent en parfaite harmonie avec les phoques, comme si un accord avait été conclu entre eux; d'après Photius, les amis des phoques seraient non pas les Ichthyophages, mais une peuplade voisine. Observons que Strabon, XVI,4,14, connaît une île des Phoques, mais en deçà du détroit. On a parfois mis en doute qu'il y ait eu des phoques en mer Rouge. Mais ce pourrait être à tort, cf. J.R. Wellsted, *Reisen in Arabien*, trad. E. Rödiger, II, Halle, 1842, p. 211 et 266, cité par D. Woelk, *Agatharchides von Knidos*, Bamberg, 1966, p. 135. Il en aurait existé encore au début du XIX<sup>e</sup> siècle.

*fragm.43* (Diodore,III,19,1-4;Photius,250,43,*op.cit.*,p.161):

Selon Diodore, les Ichthyophages d'au delà des détroits ont des habitations très particulières. Les uns utilisent les cavernes qui s'ouvrent vers le nord; d'autres font une sorte de grillage avec des os de cétacés qu'ils recouvrent d'algues; d'autres encore entrelacent les branches d'une espèce d'"oliviers" qui croît le tronc dans la mer et s'en font des huttes. Photius ne dit rien de plus. Ces oliviers sont des mangroves blanches (*Avicennia marina*) ou shura des Arabes, d'après D. Woelk, *op.cit.*, p. 137, qui cite *Western Arabia and the Red Sea*, B.R. 527, Geographical Handbook Series, 1946, p. 193-194 (Naval Intelligence Division).

*fragm.44* (Diodore,III,19,5;Photius,250,44,*ibid.*):

Une quatrième espèce d'habitation est constituée, d'après la version de Diodore, par des monticules d'algues cimentés en quelque sorte par le sable. Les Ichthyophages y creusent des galeries qu'ils abandonnent à la marée montante pour se livrer à la pêche, mais qu'ils regagnent au reflux. Photius ne mentionne que les monticules de sable, négligeant les algues. Qu'il s'agisse bien, pour l'essentiel, d'amoncellements de fucus est confirmé par Strabon, XVI,4,14, d'après Artémidore. Mais Strabon semble attribuer cet habitat à certains Chélonophages qu'il situe au surplus en deçà des détroits.

*fragm.45* (Diodore,III,19,6;Photius,250,45,*ibid.*):

Les morts sont abandonnés sur le sable et le reflux les emporte à la mer où ils nourrissent les poissons (cf. Strabon, XVI,4,14, mais en deçà des détroits également).

*fragm.46* (Diodore,III,20,1-3;Photius,250,46,*op.cit.*,p.162):

Certains Ichthyophages vivent au bord de la mer isolés de toutes parts du côté du continent par des escarpements et des précipices impraticables. Comme ces populations ignorent la navigation, on doit en conclure qu'elles se sont trouvées là de tout temps, ce qui ne laisse pas d'étonner.

*fragm.47* (Diodore,III,21,1-5;Photius,250,47,*op.cit.*,p.162-163):

Dans l'océan, au delà du détroit, se trouve un groupe d'îles stériles à 70 stades du continent (soit une douzaine de kilomètres). Leurs caps nombreux brisent la violence d'une mer perpétuellement houleuse dans ces parages. Les rares habitants de ces îles capturent d'énormes tortues qu'ils mangent et dont ils utilisent la carapace comme embarcation pour aller chercher l'eau douce sur le continent, ou encore en guise de huttes (cf.Strabon,XVI,4,14, d'après Artémidore, mais en deçà des détroits).

*Commentaire*: des relations analogues sur les tortues et les Chélonophages intéressent aussi l'Inde, Taprobane (Ceylan) et la Carmanie<sup>(33)</sup>.

*fragm.48* (Diodore,III,21,6;Photius,250,48,*op.cit.*,p.163):

Sur le continent qui fait face à ces îles, une autre peuplade subsiste en se nourrissant de la chair des cétacés que le mer jette à l'occasion sur la côte. Dans les intervalles, ces gens trompent leur faim en mangeant les cartilages et les bouts des arêtes.

*Commentaire*: sur la présence de cétacés dans la partie méridionale de la mer Rouge, cf.Diodore,III,41,4;Photius,250,84,*op.cit.*,p.180.

2) *Périple* d'Agatharchide, *fragm.79* (Woelk) = Diodore,III,38,4.

Ὁ δὲ προσαγορευόμενος Ἀράβιος κόλπος ἀνεστόμωται μὲν εἰς τὸν κατὰ μεσημβρίαν κείμενον ὠκεανόν... Εὖρος δὲ κατὰ μὲν τὸ στόμα καὶ τὸν μυχὸν ὑπάρχει περὶ ἑκκαίδεκα σταδίου.

*Traduction*: le golfe appelé Arabique s'ouvre sur l'océan qui s'étend au sud..... sa largeur à son embouchure et dans son fond est d'environ 16 stades.

*Commentaire*: Cette évaluation est aberrante. En admettant même, ce qui est tout à fait improbable, qu'il ait pu s'agir à l'origine de 16 stades perso-babyloniens à 198 m., on obtient une largeur de moins de 3,200 km pour le Bab el-Mandeb. Or, même si l'on fait abstraction de la largeur de Périm et de celle du petit Bab el-Mandeb, le grand Bab el-Mandeb ne fait pas moins de 18 km de large dans son étranglement maximum, entre Périm et un point de la côte situé à 4 km au sud du poste militaire de Moulhoulé.

(33) Pline l'Ancien, *H.N.*, VI, 91 (Taprobane); 109 (Carmanie); IX, 35 (*Indicum mare* et îles de la mer Rouge: ce dernier passage étant peut-être apparenté à Agatharchide, 47); Elien, *N.A.*, XVI, 14 (Inde); 17 (océan Indien, peut-être au voisinage de Taprobane).



3) *Périple* d'Agatharchide, fragm.108 (Woelk) = Photius,250,108,*op.cit.*,p.188.

“Ὅτι ἐν τῷ προειρημένῳ πόρῳ, φησί, περί τὰς ἐλαίας τοιοῦτόν τι ξένον συμβαίνει. Πλημμυρίδος ὑπαρχούσης πᾶσαι καλύπτονται, τῆς δ' ἀμπώτεως γινομένης ἐν τῇ θαλάσῃ πάντα τὸν χρόνον θάλλουσι. Ἔστι δὲ τι φυόμενον αὐτόθι κατὰ βάθος ἐν ταῖς ῥαχίαις, μελαίνη σχοίνῳ παραπλήσιον, ὃ φασιν οἱ ἐκεῖσε κατοικοῦντες Ἴσιδος εἶναι τρίχωμα, μυθῶδει πλάσματι πίστιν εὐήθη περιτιθέναι ζητοῦντες. Συμβέβηκε δ' αὐτῷ τυπτομένῳ μὲν ὑπὸ τοῦ κύματος κάμπτεσθαι πολλαχῶς, ἀπαλῆς οὔσης τῆς ὅλης περιοχῆς καὶ τοῖς ἄλλοις παραπλησίας φυτοῖς ἂν δὲ τις ἀποκόψας εἰς τὸν ὑπαιθρον ἀναφήνη τόπον, σιδήρου παραχρῆμα γίνεται τὸ διηρημένον σκληρότερον.

Traduction de R.Henry:

Dans le détroit dont on vient de parler, dit l'auteur, les oliviers sont l'objet du phénomène étrange que voici. Quand la marée est haute, tous sont immergés; quand le reflux se produit en mer, ils sont constamment en fleur. Il pousse là, sous l'eau, dans les creux de falaises, une herbe qui ressemble à un jonc noir; les gens du pays disent que c'est la chevelure d'Isis: ils cherchent à donner à une invention fabuleuse une explication naïve. Il arrive à cette plante, quand elle est battue par le flot, de plier dans tous les sens car son enveloppe est tendre comme celle d'autres herbes; si quelqu'un l'arrache et l'expose à l'air libre, aussitôt, l'herbe arrachée devient plus dure que du fer.

*Commentaire:* L'auteur vient d'évoquer (250,105) le lever et le coucher du soleil dans les régions situées au delà de Ptolémaïs (des Chasses). Il est probable que le détroit est celui du Bab el-Mandeb. Nous avons affaire à un paysage de mangrove. Les oliviers sont encore des palétuviers blancs<sup>(34)</sup> ou shura (cf. aussi Théophraste, *Histor.Plant.*,IV,7,4, et Pline l'Ancien, *H.N.*,XIII,141. On notera que Théophraste connaît déjà la mangrove, peut-être d'après Anaxicrate).

L'arbuste sous-marin nommé “chevelure d'Isis” est mentionné par Pline l'Ancien, *H.N.*,XIII,142, d'après Juba II qui le situe dans la région des “îles des Trogodytes”<sup>(35)</sup>. En réalité, il s'agit de corail “tombé dans la vase où l'ont noirci des émanations sulfureuses”, d'après P.Fournier, dans Pline l'Ancien, *Histoire Naturelle*, Livre XIII, éd. des Belles Lettres, Paris, 1956, p.116.

De nos jours, il existe une certaine végétation de mangrove sur le flanc occidental du Ras Siyyan, dont les îles Sawâbia (“Six îles” des Anciens) ne sont pas très éloignées. En revanche, on n'observe pas de palétuviers au Ras Doumêra, ni entre le Ras Siyyan et le Ras Doumêra.

(34) D. Woelk, *op.cit.*, p.136-137; sur la mangrove comme formation végétale, cf. J. Marche-Marchad, *Le monde végétal en Afrique intertropicale*, Paris, 1965, p.103-109.

(35) Des îles proches du détroit de Bab el-Mandeb pouvaient très bien être appelées “îles des Trogodytes”, car la rive africaine du détroit pouvait être considérée comme appartenant encore à la Trogodytique, cf. Diodore, III, 15, 1; Strabon, XVI, 4, 22.

## 4) Strabon, XVI, 4, 4:

Ποιεῖ δὲ ἄκρα τὰ στενὰ πρὸς τὴν Αἰθιοπίαν, Δειρὴ καλουμένη, καὶ πολίχ-  
νιον ὁμώνυμον αὐτῇ· κατοικοῦσι δὲ Ἰχθυοφάγοι. Καί φασιν ἐνταῦθα στήλ-  
ην εἶναι Σεσώστριος τοῦ Αἰγυπτίου, μηνύουσαν ἱεροῖς γράμμασι τὴν  
διάβασιν αὐτοῦ...Τὰ δὲ κατὰ Δειρὴν στενὰ συνάγεται εἰς σταδίους ἐξήκο-  
ντα· οὐ μὴν ταῦτά γε καλεῖται νυνὶ στενὰ, ἀλλὰ προσπλεύσασιν ἀπωτέρω,  
καθὸ τὸ μὲν διάρμᾳ ἐστὶ τὸ μεταξύ τῶν ἡπείρων διακοσίων που σταδίων,  
ἐξ δὲ νῆσοι συνεχεῖς ἀλλήλαις τὸ διάρμα ἐκπληροῦσαι στενοῦς τελέως  
διάπλους ἀπολείπουσι, δι' ὧν σχεδιαῖς τὰ φορτία κομίζουσι δεῦρο κἀκεῖσε,  
καὶ λέγουσι ταῦτα στενὰ. Μετὰ δὲ τὰς νήσους ὁ ἐξῆς πλοῦς ἐστὶν ἐγκο-  
πιζουσι παρὰ τὴν σμυρνοφόρον... .

**Traduction:** Le cap qui forme le détroit du côté de l'Ethiopie s'appelle Deirè avec une toute petite ville du même nom. Des Ichthyophages y sont établis. Et l'on dit qu'il y a là une stèle de Sésostris l'Egyptien commémorant en hiéroglyphes la traversée (du détroit) qu'il fit. . .Le détroit à hauteur de Deirè se réduit à 60 stades. Pourtant ce n'est pas là ce qu'on appelle aujourd'hui le détroit, mais, en naviguant plus loin, là où la traversée entre les continents atteint quelque 200 stades; et six îles se suivent sans interruption durant toute la traversée, laissant à leurs extrémités d'étroits (στενοῦς) passages par lesquels on transporte de l'un à l'autre des continents les marchandises sur des radeaux. Voilà ce qu'on appelle le détroit (στενὰ: les passes). Après les îles, la navigation, quand on sort du golfe (Arabique) longe immédiatement la terre myrrhifère.

**Commentaire:** Comme Strabon va nous l'apprendre tout de suite après, ce passage provient d'Eratosthène. Or nous savons<sup>(36)</sup> que le stade d'Eratosthène est de 148,5 m. 60 stades font donc un peu moins de 9 km. Le détroit à l'endroit le plus resserré, entre Périm et la côte africaine, fait 18 km. Le déficit est donc considérable, même si les Romains ont converti cette donnée en 7,5 milles, à raison de huit stades pour un mille, ce qui fait environ 11 km. Quant aux 200 stades comptés par la voie des Six Îles, ils correspondent à un peu moins de 30 km. Effectivement, si l'on navigue du cap Siyyan à la plus septentrionale des Six îles, aujourd'hui les Sawâbia, à savoir Kadda Dâbali, puis, de là, vers la presqu'île de Cheikh Said, on ne dépasse pas de beaucoup 30 km. En revanche, on remarquera l'étrangeté de la remarque d'Eratosthène suivant laquelle les Six îles se succèdent pendant toute la traversée du détroit. En réalité, les îles Sawâbia s'échelonnent entre 4 et 14 km du Ras Siyyan vers le large; aucune d'entre elles n'est à moins de 17 km de Périm et à moins de 21 km de la côte yéménite.

## 5) Strabon, XVI, 4, 5:

Φησὶ δ' Ἀρτεμίδωρος τὸ ἀντικείμενον ἐκ τῆς Ἀραβίας ἀκρωτήριον τῆ  
Δειρῆ καλεῖσθαι Ἀκίλαν· τοὺς δὲ περὶ τὴν Δειρὴν κολοβοὺς εἶναι τὰς  
βαλάνους.

**Traduction:** Artémidore dit que le cap qui s'avance de l'Arabie en face de Deirè s'appelle Akila et que ceux qui habitent la région de Deirè sont mutilés du gland (koloboi).

(36) H.Prell, *Die Vorstellungen des Altertums von der Erdumfangslänge*, Berlin, 1959, p.10-11 et 62.

*Commentaire:* Il ne fait guère de doute que le cap de la péninsule arabe dont il est question soit la presqu'île de Cheikh-Saïd. Sa direction générale axée vers l'est l'opposerait plutôt au Ras Doumêra qu'au Ras Siyyan. Mais l'île, unique, de Doumêra n'est jamais mise en relation avec Deirè, alors que les "Six îles" le sont à plusieurs reprises. Et surtout, il n'y a que 24 km de Ras Siyyan à la presqu'île de Cheikh-Saïd, alors que cette dernière est à quelque 32 km du Ras Doumêra.

6) Strabon, XVI, 4, 14:

"Ἔστι δέ τις καὶ Φιλίππου νῆσος, καθ' ἣν ὑπέγκειται τὸ Πυθαγγέλου καλούμενον τῶν ἐλεφάντων κυνήγιον· εἴτ' Ἀρσινόη πόλις καὶ λιμὴν, καὶ μετὰ ταῦτα ἡ Δειρή· καὶ τούτων ὑπέγκειται θήρα τῶν ἐλεφάντων. Ἀπὸ δὲ τῆς Δειρῆς ἡ ἐφεξῆς ἐστὶν ἀρωματοφόρος, πρώτη μὲν ἡ τὴν σμύρναν φέρουσα (καὶ αὕτη μὲν Ἰχθυοφάγων καὶ Κρεοφάγων), φύει δὲ καὶ περσέαν<sup>2</sup> καὶ συκάμινον Αἰγύπτιον· ὑπέγκειται δὲ ἡ Λίχα θήρα τῶν ἐλεφάντων· πολλαχοῦ δ' εἰσὶ συστάδες τῶν ὄμβριων ὑδάτων, ὧν ἀναξηρανθεισῶν οἱ ἐλέφαντες ταῖς προβοσκίσι καὶ τοῖς ὁδοῦσι φρεωρυχοῦσι καὶ ἀνευρίσκουσιν ὕδωρ. Ἐν δὲ τῇ παραλίᾳ ταύτῃ μέχρι τοῦ<sup>3</sup> Πυθολάου<sup>4</sup> ἀκρωτηρίου<sup>5</sup> δύο λίμναι εἰσὶν εὐμεγέθεις· ἡ μὲν ἄλμυροῦ ὕδατος, ἣν καλοῦσι θάλατταν, ἡ δὲ γλυκέος, ἣ τρέφει καὶ ἵππους ποταμίους καὶ κροκοδείλους, περὶ τὰ χεῖλη δὲ πάπυρον ὀρώνται δὲ καὶ ἴβεις περὶ τὸν τόπον. Ἦδη δὲ καὶ οἱ πλησίον τῆς ἄκρας τῆς Πυθολάου<sup>6</sup> τὰ σώματα ὀλόκληροί εἰσι· μετὰ δὲ τούτους ἡ λιβανωτοφόρος· ἐνταῦθα ἄκρα ἐστὶ καὶ ἱερὸν αἰγυριῶνα ἔχον. Ἐν δὲ τῇ μεσογαίᾳ ποταμία τις Ἰσιδος λεγομένη καὶ ἄλλη τις Νεῖλος, ἄμφω καὶ σμύρναν καὶ λίβανον παραπεφυκότα ἔχουσαι. Ἔστι δὲ καὶ δεξαμενὴ τις τοῖς ἐκ τῶν ὀρῶν ὕδασι πληρουμένη καὶ μετὰ ταῦτα Λέοντος σκοπὴ καὶ πυθαγγέλου λιμὴν.

*Traduction:* Il y a aussi une île de Philippos que domine en face la chasse d'éléphants dite de Pythangelos. Ensuite, la ville d'Arsinoë et son port, et après, Deirè, et au-dessus de ces villes, un territoire de chasse à l'éléphant. A partir de Deirè commence immédiatement la terre des aromates, en premier celle qui porte la myrrhe (et, elle aussi, elle est peuplée d'Ichthyophages et de Kréophages); le sébestier et le sycomore y poussent aussi. Au-dessus se trouve le territoire de chasse aux éléphants de Lichas. En nombre d'endroits, il y a des réserves d'eau de pluie. Quand les éléphants les ont asséchées, avec leur trompe et leurs défenses ils creusent des puits et découvrent de l'eau. Sur ce littoral, jusqu'au promontoire de Pytholaos, il y a deux lagunes de belle dimension, l'une, d'eau salée, qu'on appelle "mer", et l'autre, d'eau douce, qui nourrit hippopotames et crocodiles et, sur ses bords, des papyrus. On voit aussi des ibis aux alentours. Mais déjà, ceux qui sont établis au voisinage du promontoire de Pytholaos sont exempts de mutilation. Puis vient la terre de l'encens avec un cap et un sanctuaire qui possède un bois de peupliers noirs, et à l'intérieur un bassin fluvial dit "bassin d'Isis", et un autre appelé Nil, tous deux produisant la myrrhe et l'encens. Il y a aussi une sorte de citerne que remplissent les eaux venues de la montagne et, après cela, c'est l'observatoire de Léon et le port de Pythangelos.

*Commentaire:* On ne dispose pas de suffisamment de repères, dans l'état actuel des connaissances, pour localiser les territoires de chasse, les lagunes, le sanctuaire, les bassins fluviaux et la citerne. C. Conti Rossini, *La città di Deire e i due laghi di Strab. XVI, 14*, dans *Rend. della reale Accad. dei Lincei, cl. di sc. mor., stor. e filol.*,

série, V, vol.XXIX,1920,p.291-298, a proposé, p.295-298, d'identifier le lac salé au lac d'Assal et le lac d'eau douce aux lacs de l'Aussa; le premier est situé à une cinquantaine de kilomètres à l'ouest de Tadjoura; les seconds sont ceux dans lesquels se perd l'Auasc, le dernier et le plus important étant le lac Abbé. Il s'agit là de simples hypothèses, d'ailleurs séduisantes.

7) Strabon,XVI,4,19:

Τὰ δὲ πλήθη τὰ μὲν γεωργεῖ, τὰ δ'ἐμπορεῦεται τὰ ἀρώματα τὰ τε ἐπιχώρια καὶ τὰ ἀπὸ τῆς Αἰθιοπίας, πλείοντες ἐπ'αὐτὰ διὰ τῶν στενῶν δερματίνοις πλοίοις.

*Traduction:* Quant à l'ensemble de la population [sabéenne], pour une part, elle cultive la terre et, pour une part, elle se livre au commerce des aromates, ceux du pays comme ceux de l'Ethiopie, qu'ils vont chercher à travers le détroit sur des embarcations du cuir.

8) Pomponius Méla, *Chor.*, III, 80-81:

*Inter promunturia Maenorenon et Collaca (Coloba, selon une conjecture de Vossius?) Philoteris et Ptolemais, ultra Arsinoe et alia Berenice, tum silua quae hebenum odoresque generat, et manu factus amnis, ideoque referendus quod ex Nili alueo dioryge adductus.*

*Traduction:* Entre les promontoires *Maenorenon* et *Collaca* (?) se trouvent Philotéra et Ptolémaïs, au delà Arsinoë et une autre Béréenice, puis la forêt qui produit l'ébène et les aromates, et un fleuve fait de la main de l'homme qu'il faut mentionner parce qu'il a été détourné du lit du Nil au moyen d'un canal d'adduction.

*Commentaire:* Cette Béréenice située immédiatement avant la forêt aromatisée ne peut être que Béréenice épi Dirès (cf.*infra*, texte n° 11). En effet, Strabon indique clairement (cf.*supra*, n° 6) que "à partir de Deirè commence immédiatement la terre des aromates". Arsinoë, située entre Ptolémaïs (des Chasses) et cette Béréenice, est donc identique à l'Arsinoë mentionnée par Strabon avant Deirè (*ibid.*). Ptolémée confirme l'existence d'une Arsinoë peu avant Deirè (cf.*infra*, n° 17).

9) Pline l'Ancien, *H.N.*, VI, 163:

*Timosthenes. . .taxavit. . .angustias VII. Dp.*

*Traduction:* Timosthène a estimé à 7500 pas le détroit.

*Commentaire:* Le contexte montre qu'il s'agit du Bab el-Mandeb et que *angustiae* est l'équivalent de τὰ στενὰ. A raison de 8 stades pour un mille romain, nous avons là une estimation à 60 stades devenue traditionnelle (cf.*supra*, texte n° 4). Elle remonte, nous l'apprenons ici, à Timosthène, amiral de Ptolémée II<sup>(37)</sup>, ce qui prouve que dès le règne de ce souverain, on avait tenté d'évaluer la largeur du détroit. Cette évaluation, de 9 à 11 km, selon la nature du stade, est beaucoup trop faible. Il est tentant de supposer qu'il s'agit en réalité de la distance qui sépare le Ras Siyyan de la plus septentrionale des îles Sawâbia, qui est aussi la plus grande,

(37) Cf.*supra* n.(27).

la plus haute et la plus proche de Périn et de la presqu'île de Cheikh-Saïd. Nous avons vu qu'un passage de Strabon provenant d'Eratosthène (cf. *supra*, n°4) admet que l'archipel barre tout le détroit. Cette erreur remonterait ainsi à Timosthène.

10) Pline l'Ancien, *H.N.*, VI,164:

*Faucisque hiberno orienti obuersas alii IIII, alii VII. D, alii XII patere [prodiderunt].*

*Traduction:* Et quant aux détroits tournés vers le sud-est, certains ont rapporté qu'ils s'ouvrent sur 4 milles, d'autres sur 7,5 milles, d'autres sur 12 milles.

*Commentaire:* 4 milles, soit moins de 6 km, est une évaluation aberrante. Nous avons proposé ci-dessus une hypothèse pour expliquer l'évaluation de la largeur du détroit à 7 milles et demi. 12 milles (quelque 18 km) est une estimation qui convient bien à la distance qui sépare l'île de Périn du continent africain.

11) Pline l'Ancien, *H.N.*, VI,170:

*Iuba, qui uidetur diligentissime persecutus haec, omisit in hoc tractu — nisi exemplarium uitium est — Berenicen alteram, quae Panchrysos cognominata est, et tertiam, quae Epi Dires, insignem loco: est enim sita in ceruice longe procurrente, ubi fauces Rubri maris VII. D p. ab Arabia distant.*

*Traduction:* Juba qui paraît avoir traité de ces matières avec le plus de soin, a oublié dans ce secteur (à moins qu'il ne s'agisse d'une erreur due à la copie) une seconde Bérénice surnommée Panchrysos ["toute dorée" ou, peut-être, "cousue d'or"] et une troisième, surnommée Epi Dirès ("sur l'encolure"), remarquable par sa position: elle est en effet située sur une encolure qui s'avance loin en avant, là où le détroit de la mer Rouge fait 7500 pas à partir de l'Arabie.

*Commentaire:* δειρή est en grec un nom commun qui signifie: cou, gorge, parfois croupe d'une montagne (mais en transposant l'image de la nuque)<sup>(38)</sup>. La traduction proposée par Pline lui-même: *ceruix*, cou, nuque, parfois isthme<sup>(39)</sup>, langue de terre, mais aussi goulot d'amphore<sup>(40)</sup>, interdit d'interpréter ici le terme grec comme ayant la valeur géographique du français "combe", ainsi que l'a proposé H. van Effenterre<sup>(41)</sup> dans le cadre de la toponymie crétoise.

Ce "col" s'avance loin en avant: il faut entendre qu'il s'avance dans la mer, à l'endroit où le détroit se resserre le plus. Il est difficile pour cette raison de penser

(38) U.Finzenhagen, *Die geographische Terminologie des Griechischen*, Würzburg, 1939, p.76-77

(39) Pline l'Ancien, *H.N.*, IV, 9 (isthme de Corinthe); en IV, 107, il semble que *ceruix* désigne la base de la péninsule armoricaine, son "col". C'est également le sens de *ceruices* dans Pomponius Méla, *Chor.*, I, 89 (base étroite de la presqu'île de Çesme, entre Clazomène et Téos ou, si l'on préfère, le golfe d'Izmir et celui de Kuçadasi); le pluriel *ceruices* s'explique sans doute parce qu'il y a, en fait, plusieurs resserrements. En *Chor.*, I, 98, Méla emploie le singulier *ceruix* pour qualifier le site de Cyzique sur l'isthme qui relie au continent la presqu'île d'Erdek (Arktonnesos): *sedet in ceruice paene insulae Cyzicum*. On ne peut manquer de comparer à cette indication [*Berenice*] *sita in ceruice* (= *Epi Dires*). L'étranglement à la base du Ras Siyyan paraît seul convenir.

(40) Pétrone, *Satyr.*, 34; Martial, XII, 32, 14.

(41) H. van Effenterre, *Querelles crétoises*, dans *R.E.A.*, XLIV, 1942, p.47-51. Nous accordons bien volontiers que δειρή n'a pas nécessairement le même sens en position côtière et à l'intérieur des terres.

au Ras Doumêra ou à la croupe de Walâhi, plus au nord. La longue avancée du Ras Siyyan, plus proche de Périm, conviendrait mieux. Δειρή rendu par *ceruix* désignerait alors un col ou isthme, par opposition à la tête (le Ras lui-même) trop abrupte pour supporter une ville. L'agglomération serait donc à rechercher quelque part entre le Ras Siyyan et la colline d'Herkalou (ou Heïrkalé). Comme nous savons par Strabon (*supra*, texte n°4) et par Ptolémée (*infra*, n°17) que Deirè était construite sur le cap homonyme, et que, par ailleurs, Strabon évalue le détroit à hauteur de Deirè à 60 stades (ce qui correspond exactement aux 7,5 milles du détroit à la hauteur de Bérénice, selon Pline), il faut en conclure avec assurance que Bérénice épi Dirès et Deirè ne sont qu'une seule et même agglomération. Strabon, d'après Eratosthène, qui s'inspire sans doute lui-même de Timosthène, nous apprend que Deirè est une bourgade d'Ichthyophages. Cette bourgade, reconnue, croyons-nous, par Timosthène sous Ptolémée II, dut recevoir l'établissement de quelques marchands et agents commerciaux grecs — à moins qu'il ne s'agît de chasseurs d'éléphants — sous Ptolémée III, à partir du moment où Simmias dépassa franchement le Bab el Mandeb et commença à reconnaître la côte océanique de l'Afrique orientale. Ainsi s'expliquerait que la bourgade indigène de Deirè ait pris le nom de l'épouse d'Evergète.

12) Pline l'Ancien, *H.N.*, VI,174 (?):

*Isidis portus, decem dierum remigio ab oppido Adulitarum distans; in eum Trogodytis myrra confertur. Insulae ante portum duae Pseudopylae uocantur, interiores totidem Pylae; in altera stelae lapideae litteris ignotis. Ultra sinus Aualitu, dein insula Diodori.*

*Traduction:* Le port d'Isis est à dix jours de rame de la ville des *Adulitae*; c'est là que la myrrhe trogodytique est rassemblée. Les deux îles devant le port sont nommées les "Fausses Portes"; et il en est autant, plus avant dans la mer, qui sont appelées "Portes"; dans l'une des deux, des stèles en pierre portent des caractères inconnus. Après vient le golfe Avalite, puis l'île de Diodore.

*Commentaire:* Pour Ptolémée (cf. *infra*, texte n°17), le golfe Αὐαλίτης commence immédiatement après Δείρη située sur son cap. Ajoutons que la mention des stèles fait penser à la stèle de Sésostriis que Strabon (cf. *supra*, n°4) localise à Deirè. Enfin la myrrhe pouvait être rassemblée pour que les Sabéens empruntant la voie maritime des Six îles en prissent livraison. Toutefois on hésitera à assimiler le port d'Isis à Deirè/Bérénice Epi Dirès, parce qu'il y a plus de 500 km d'Adoulis (près de Zula) au Ras Siyyan: une moyenne de 50 km par jour à la rame paraît trop élevée; d'autre part et surtout, le mouillage de Ras Siyyan est à l'ouest de ce cap et dès lors les îles Sawâbia, contrairement aux Pseudopyles, ne sont pas situées en face du port antique.

13) Pline l'Ancien, *H.N.*, VI,176:

*Quin et commercia ipsa infestant ex insulis Arabes, Ascitae appellati, quoniam bubulos utres binos insternentes ponte piraticam exercent sagittis uenenatis.*

*Traduction:* Bien plus, le trafic lui-même est harcelé par les Arabes des îles appelés *Ascitae* [du grec ἄσκος: outre]; en effet, ils recouvrent d'un plancher une paire d'outrés en peau de boeuf, pour exercer la piraterie avec leurs flèches empoisonnées

*Commentaire:* Même si ce passage ne se rapporte pas en toute certitude au détroit, il convient de le rapprocher d'une indication de Strabon, d'après Artémidore, sur

les embarcations de cuir des Sabéens, utilisées pour le transport des aromates, de la côte d'Afrique à la côte de l'Arabie (cf. *supra*, texte n° 7). On notera d'autre part que Philostrate, *Vita Apoll.*, III, 35, signale que les barbares du littoral situé à la droite des navigateurs entrant dans le golfe Arabique, c'est-à-dire sur la côte du Yémen actuel, attaquent volontiers les navires en mer dans ces parages. C'est pourquoi on embarquait sur les vaisseaux de la route des Indes un détachement de soldats.

14) Pline l'Ancien, *H.N.*, XII, 66:

*Petuntque eam [=murrā] etiam ad Trogodytas Sabaei transitu maris.*

*Traduction:* Les Sabéens vont même chercher la myrrhe chez les Trogodytes en traversant la mer.

*Commentaire:* On rapprochera de ce texte des indications de Strabon d'après Eratosthène (cf. *supra*, texte n° 4) et d'après Artémidore (cf. *supra*, n° 7). La côte africaine du détroit était encore considérée comme appartenant à la Trogodytique, cf. Diodore, III, 38, 4, et Strabon, XVI, 4, 22.

15) *Périple de la mer Erythrée*, 7:

Ἡδη ἐπ' ἀνατολὴν ὁ Ἀραβικὸς κόλπος διατείνει καὶ κατὰ τὸν Αὐαλίτην μάλιστα στενοῦται. Μετὰ δὲ σταδίους ὡσεὶ τετρακιοχιλίους, κατὰ τὴν αὐτὴν ἡπειρὸν εἰς ἀνατολὴν πλεόντων, ἐστὶν ἄλλα ἐμπόρια Βαρβαρικά, τὰ πέρα(ν) λεγόμενα, κείμενα μὲν κατὰ τὸ ἐξῆς, ἀγκυροβολίαις δὲ καὶ σάλαις ἔχοντα τοὺς ὄρμους κατὰ καιροῦς ἐπιτηδείους. Πρῶτος μὲν ὁ λεγόμενος Αὐαλίτης, καθ' ὃν καὶ στενότατός ἐστιν ἀπὸ τῆς Ἀραβικῆς εἰς τὸ πέραν διάπλους. Κατὰ τοῦτον τὸν τόπον μικρὸν ἐμπόριόν ἐστὶν ὁ Αὐαλίτης, σχεδίαις καὶ σκάφαις εἰς τὸ αὐτὸ προσερχομένων. Προχωρεῖ δὲ εἰς αὐτὴν ὑαλὴ λιθία σύμμικτος καὶ (χυλός) Διοπολιτικῆς ὄμφακος καὶ ἱμάτια Βαρβαρικά σύμμικτα γεγναμμένα καὶ σίτος καὶ οἶνος καὶ κασσίτερος ὀλίγος. Φέρεται δ' ἐξ αὐτῆς, ποτὲ καὶ τῶν Βαρβάρων ἐπὶ σχεδίαις διαπερώντων εἰς τὴν ἄντικρυς (Ἰ)κηνίαν καὶ Μούζα, ἀρώματα καὶ ἐλέφας ὀλίγος καὶ χελώνη καὶ σμύρνα ἐλαχίστη, διαφέρουσα δὲ τῆς ἄλλης. Ἀτακτότεροι δὲ οἱ κατοικοῦντες τὸν τόπον Βάρβαροι.

*Traduction:* Dès lors le golfe Arabique s'étend en direction du levant et il se rétrécit au maximum au voisinage du golfe Avalite. Après une navigation de quelque 4000 stades le long de la même terre en direction du levant, se présentent d'autres comptoirs barbares, ceux qu'on appelle ultérieurs, formant une suite de rades favorables, selon les circonstances, aux ancrages et aux mouillages. Tout d'abord, c'est le secteur dit Avalite, là où le passage est le plus étroit de l'Arabie à la côte opposée. Dans cette région, Avalitès est un petit comptoir, auquel on accède au moyen de radeaux et de barques. L'on y importe de la verroterie, de l'omphakion de Diospolis [cf. Pline l'Ancien, *H.N.*, XII, 130: un verjus astringent], un assortiment de vêtements pour Barbares apprêtés par le foulon, du blé, du vin, un peu d'étain. On en exporte — et parfois ce sont les Barbares qui assurent le transport par radeau vers Océlis et Muza en face — des aromates, un peu d'ivoire, des écailles de tortue et une quantité minime de myrrhe, mais de la meilleure qualité. Les Barbares qui habitent là sont particulièrement peu policés.

*Commentaire:* Les 4000 stades vers le levant sont décomptés à partir de la région de Ptolémaïs, comme nous l'apprenons par Strabon, XVI, 4, 4, d'après Eratosthène. Les ruptures de direction de la côte africaine à partir du secteur Suakin-Aqiq don-

naient à penser aux Anciens que le golfe Arabique s'inclinait dès lors plus nettement vers l'est. Les comptoirs barbariques appelés "ultérieurs" le sont certainement par rapport au Bab el-Mandeb pour un observateur placé en Egypte ou, plus généralement, dans le monde romain. Le *Périple de la mer Erythrée* fait commencer la terre barbarique dès Bérénice des Trogodytes (§ 2), c'est-à-dire peu après le Ras Banas. Le golfe Avalite, d'après Ptolémée (cf. *infra*, texte n° 17), commence après le détroit. Il englobe, d'après le même auteur<sup>(42)</sup>, l'île de Μόνδος ou Μούνδος, qui est probablement l'île Mait à quelque 250 km à l'est-nord-est de Berbera. Dans ces conditions, il ne peut s'agir du golfe de Tadjoura, comme on l'a cru parfois. C'est bien plutôt tout ou partie du golfe d'Aden. A l'est du cap des Aromates (cap Guardafui) s'étendait la mer d'Hippalos<sup>(43)</sup>, peut-être jusqu'à la mer d'Oman<sup>(44)</sup>. Au delà du *mare Hippalum*, c'est-à-dire au sud-est, en s'éloignant de l'Arabie du Sud et du lit de la mousson de sud-ouest, on entrait dans le *mare Indicum*<sup>(45)</sup>. Quant à l'*emporium* d'Avalitès, on l'identifie en général avec Zeila, à environ 50 km au sud-est de Djibouti, mais sans preuve décisive, cf. A.T.Curle, *The ruined Towns of Somaliland*, dans *Antiquity*, XI, 1937, p.315-327. Le matériel le plus ancien, qui ne semble remonter qu'au XII<sup>e</sup> siècle, a été trouvé non à Zeila, mais dans l'île de Saad-Din.

16) *Périple de la mer Erythrée*, 25:

Μετὰ δὲ ταύτην ὥσει τριακοσίους παραπλεύσαντες σταδίους, ἤδη συν-ερχομένης τε τῆς Ἀραβικῆς ἠπείρου καὶ τῆς πέραν κατὰ τὸν Αὐαλίτην Βαρβαρικῆς χώρας, αὐλῶν ἔστιν οὐ μακρὸς, ὁ συνάγων καὶ εἰς(ς) στενὸν ἀποκλείων τὸ πέλαγος, οὗ τὸν μεταξὺ πόρον ἐξήκοντα σταδίων μεσολαβεῖ νῆσος ἢ Διοδώρου. Διὸ καὶ ῥοώδης, καταπνεόμενος ἀπὸ τῶν παρακειμένων ὄρων, ἔστιν ὁ κατ' αὐτὴν διάπλους. Κατὰ τοῦτον τὸν ἰσθμὸν παραθαλάσσιός ἐστιν Ἀράβων κώμη τῆς αὐτῆς τυραννίδος Ὀκηλῖς, οὐχ οὕτως ἐμπόριον ὡς ὄρμος καὶ ὑδρευμα καὶ πρώτη καταγωγὴ τοῖς ἔσω διαίρουσιν.

*Traduction*: Après cette place [Muza], si on longe la côte sur quelque 300 stades' alors que la terre d'Arabie et le pays barbarique situé en face se rapprochent déjà, il y a un chenal de peu d'étendue qui rassemble et enferme à l'étroit les eaux de l'océan; et au milieu du détroit (πόρος) de 60 stades s'interpose l'île de Diodore. C'est pourquoi la traversée dans les parages de cette île est soumise à un fort courant et exposée aux vents qui soufflent des montagnes avoisinantes. Près de ce resserrement, il y a, au bord de la mer, un bourg peuplé d'Arabes qui dépend du même prince [que Muza], Océlis: ce n'est pas tant une place de commerce qu'un mouillage, un point d'eau et la première escale pour ceux qui font la traversée<sup>(46)</sup> en direction du golfe.

(42) Ptolémée, IV, 7, 11, éd. C.Müller, p.787.

(43) Ptolémée, IV, 7, 12, p.787.

(44) *Itin. Alex. Magni*, 110, éd. Didot d'Arrien, p.166 *infra*.

(45) Ptolémée, *ibid.*

(46) Le manuscrit du *Périple* porte: τοῖς ἔσω διαίρουσιν. La correction de Fabricius ἔσω a été adoptée par C.Müller et H. Frisk, à juste titre apparemment, car Océlis est la dernière escale, et non la première, pour ceux qui naviguent en sortant (du golfe) avant de gagner l'Inde sous l'action de la mousson. Toutefois il n'est pas exclu qu' ἔσω signifie "en sortant de l'intérieur des mers, c'est-à-dire de l'océan", alors qu' ἔσω signifie que le navigateur s'engage plus avant au sein des mers, cf. également *Périple*, 26, et le commentaire de E.Wistrand, *Nach Innen oder nach Aussen ? Zum geographischen Sprachgebrauch der Römer*, Göteborg, 1946, p.20-21. Nous ne savons pas, en somme, à quel terme de référence s'applique le rapport d'entrée et de sortie.



*Commentaire:* Nous retrouvons ici la largeur de 60 stades (convertie par les Romains en 7 milles et demi) attribuée de façon erronée au détroit, depuis Timosthène. Il apparaît bien dans ce texte que cette estimation inclut le petit Bab el-Mandeb. En effet, l'île de Diodore située en plein détroit est, de toute évidence, Périm. Il ne nous semble pas trop audacieux de conclure de ce témoignage que si les Sabéens sur leurs fragiles radeaux préféraient passer par les six îles, c'était pour éviter l'action du courant et du vent aux abords de Périm.

17) Ptolémée, IV, 7, 2 et 3, éd. C. Müller, p. 759-761 :

Ἄδουλις (Adoulis)	67°	11° 40'
Κρόνου ἀκρωτήριον (promontoire de Kronos)	68°	11° 40'
Ἄντιόχου σωλήν ("gouttière" d'Antiochos)	72°	10° 15'
Μανδαῖθ κώμη (bourg de Mandaith)	73° 15'	10° 20'
Ἄρσινὴ (Arsinoë)	73° 45'	10° 40'
μετὰ τὰ στενὰ ἐν τῇ Ἐρυθρᾷ θαλάσῃ Δεῖρη πόλις ἐν ἄκρᾳ (après les détroits de la mer Erythrée, la ville de Deirè sur un cap)	74° 30'	11°
§ 3. Εἶτα ἐν τῷ Αὐαλίτῃ κόλπῳ (ensuite, sur le golfe Avalite)		
Αὐαλίτης ἐμπόριον (le comptoir d'Avalitès)	74°	8° 25'

*Commentaire:* La tradition manuscrite du texte de Ptolémée est fort corrompue. En tout état de cause, les indications en degrés et minutes n'ont de valeur que pour fixer des positions relatives. Avec prudence, on se demandera si la situation de plus en plus septentrionale qui semble assignée aux repères côtiers, de la "gouttière" d'Antiochos à Deirè, ne traduit pas l'illusion que la côte africaine du golfe Arabe (notre mer Rouge) dans sa partie finale tend vers le détroit en s'orientant à l'est-nord-est. Cette illusion se comprend assez bien si Ptolémée limite le détroit par le Ras Siyyan du côté africain et par le promontoire de Cheikh-Saïd du côté arabe, voire par les îles Sawâbia et le même promontoire d'Arabie. Une telle embouchure attribuée au golfe arabe s'ouvre approximativement du sud au nord, face à l'est. Ptolémée aura quelque peu creusé vers l'ouest la côte d'Afrique en l'orientant vers le nord-est, puisque Deirè est, selon lui, à 45' au nord de la "gouttière" d'Antiochos.

On observera d'autre part que le Géographe ne situe déjà plus Deirè sur le golfe arabe, mais au delà des détroits, sur la mer Erythrée qui désigne, dans l'usage de Ptolémée<sup>(47)</sup>, tout ou partie de l'océan Indien.

L'*emporium* d'Avalitès se voit assigner une latitude beaucoup plus méridionale: 8° 25', soit 2° 35' de moins que Deirè. La rupture de direction de la côte paraît donc

(47) La mer Erythrée est opposée au golfe Arabe (notre mer Rouge) par Ptolémée, IV, 6, 1, éd. C. Müller, p. 755. Elle lui fait suite immédiatement, avant la mer Barbarique. Cf. aussi Ptolémée, VI, 7, 1; 7, 8; 7, 45, éd. C.F.A. Nobbe, II, p. 97, 98 et 108.

s'effectuer en direction du sud à partir du promontoire de Deirè, à la sortie des détroits. Dans une navigation de cabotage, il nous semble que cette impression s'impose plus facilement à qui double le Ras Siyyan qu'au navigateur qui passe au large de l'île de Doumêra. Au surplus, c'est assurément cette île, et non le cap homonyme qu'elle prolonge, qui eût retenu l'attention des Anciens et leur eût servi de repère.

Ptolémée, qui traite toujours des îles dans un développement différent de celui qu'il consacre au littoral de chaque région, ne mentionne pas les Six îles. Mais il situe<sup>(48)</sup> l'île de Diodore, qui, d'après le texte n° 16, ne peut être que Périm, par 70° de longitude et 12° 30' de latitude, c'est-à-dire trop à l'ouest et au nord dans son propre système, alors qu'il assigne à Ocelis<sup>(49)</sup> 75° de longitude et 12° de latitude. Enfin, à un degré au sud de l'île de Diodore (Périm), mais avec la même longitude, Ptolémée mentionne une île d'Isis (cf. *supra*, texte n° 12).

Il apparaît en conclusion que la représentation que Ptolémée se fait de la région des détroits, pour autant qu'on puisse prendre en considération les coordonnées qui nous sont parvenues, est assez inexacte. D'une part, la section finale de la côte africaine de la mer Rouge est curieusement orientée du sud-ouest au nord-est; d'autre part tout se passe comme si la position des îles, auxquelles est consacré un chapitre particulier, n'avait pas été harmonisée avec celle des côtes. Enfin, même si, comme nous le croyons, le promontoire de Deirè est le Ras Siyyan, on ne peut prétendre que la ville homonyme est située "après" le détroit, sur l'océan Indien. Tout au plus peut-on considérer que le promontoire marque la fin du détroit et le seuil de l'océan, la ville étant vraisemblablement à rechercher du côté du mouillage, c'est-à-dire sur le bord occidental de l'isthme. Toutefois cette inexactitude de Ptolémée ne saurait justifier, à notre avis, la localisation de Deirè au Ras Bir proposée par C.Müller dans son édition de Ptolémée<sup>(50)</sup>. Strabon affirme en effet, on ne peut plus nettement, en suivant Eratosthène, que le promontoire de Deirè forme l'extrémité éthiopienne du détroit et qu'il est situé en deçà des Six îles dans une description orientée de l'Égypte vers l'océan Indien (cf. *supra*, texte n° 4).

18) E.Bernand, *Inscriptions métriques de l'Égypte gréco-romaine*, Paris, 1969, n° 164, p.568-573; cf. aussi A. Bernand, *Le Paneion d'El-Kanaïs: les inscriptions grecques*, Leyde, 1972, n° 8, p.38-39:

Nous ne donnons que la traduction d'E.Bernand:

"[Je consacre] cette dédicace à Pan, favorable à la chasse et secourable, qui m'a sauvé du pays des Trogodytes, alors que j'avais été maintes fois éprouvé par des peines redoublées, en revenant de la terre sacrée qui produit la myrrhe et de chez les Koloboi. Tu nous as sauvés, quand nous errions sur la mer Rouge, et tu as envoyé une brise aux navires désemparés sur les flots, grâce aux souffles mélodieux dont tu as fait résonner ton chalumeau, jusqu'au moment où toi-même tu nous as conduits au port de Ptolémaïs en nous pilotant de tes mains, habiles entre toutes à la chasse. Maintenant, ami, sauve la cité qu'Alexandre, à l'origine, a jadis fondée près de l'Égypte et qui est la plus célèbre des cités. Alors je célébrerai ton pouvoir, Pan, ami, après être revenu sain et sauf près de Ptolémée(?) et d'Arsinoé".

(48) Ptolémée, IV, 7, 11, éd. C.Müller, p.786.

(49) Idem, VI, 7, 7, éd. C.F.A.Nobbe, II, p.98.

(50) C.Müller, éd. de Ptolémée, p.760 a-b.

*Commentaire:* L'expédition dont le dédicant est revenu sain et sauf a eu lieu dans la région du promontoire Deirè et des détroits, car les Koloboi habitent la région de Deirè d'après Strabon citant Artémidore (cf.*supra*, texte n° 5) et, d'autre part, la contrée qui produit la myrrhe fait immédiatement suite à Deirè, selon un autre passage de Strabon (cf.*supra*, texte n° 6). Cette région est dite sacrée parce que, produisant les aromates indispensables au culte et aux pratiques funéraires, elle était spécialement vouée aux dieux et peut-être en particulier à Isis. Les entreprises lagides au delà des détroits n'ayant commencé que sous le règne de Ptolémée III (voyage de reconnaissance effectué par Simmias, cf.*supra*, texte n° 1, fragm. 41), il en découle que la reine Arsinoé, dont il est question à la fin de l'inscription, ne peut être qu'Arsinoé III. Le Ptolémée mentionné avec elle est donc son époux, Ptolémée IV Philopator. Cette expédition a eu lieu dès lors entre 217, année du mariage de Ptolémée IV, et 203, date de sa mort.

**CONCLUSION:** Nous avons voulu proposer au lecteur, sous une forme que nous espérons commode, un dossier sur les détroits d'après les sources antiques. Nous nous garderons de tout dogmatisme dans une question particulièrement difficile et controversée. Toutefois, d'après la documentation réunie, nous avons l'impression que les Anciens ont en général considéré comme extrémités des détroits le Ras Siyyan d'une part et la péninsule de Cheikh-Saïd d'autre part. Le Ras Siyyan s'élève à 136 m au-dessus de la mer; le djebel Men Ali, point culminant de la péninsule de Cheikh-Saïd, à 270 m. Ces deux repères ont joué en somme le rôle de Calpè et d'Abila (promontoires de Gibraltar et de Ceuta) de part et d'autre du *Gaditanum fretum* (détroit de Gibraltar).

Il y a plus d'un demi-siècle, C.Conti Rossini<sup>(51)</sup> a émis l'hypothèse que Deirè était à localiser entre Raheita et la mer, au nord du Ras Doumêra. Au cours d'une inspection menée à la fin de 1900, il avait découvert là des sortes de fosses creusées dans le madrépore dont il supposa qu'elles avaient pu servir à emmagasiner les céréales, car il trouva aussi des meules de grande taille.<sup>(52)</sup> Certes, une nouvelle exploration archéologique de la région de Raheito serait très souhaitable. Mais nous ne croyons pas qu'il puisse s'agir là de Deirè. Eratosthène lie Deirè à un groupe de six îles; il n'y a qu'une ou, à la rigueur, deux îles aux abords du Ras Doumêra. D'autre part, c'est à Deirè que le détroit serait le plus resserré; or le Ras Siyyan est sensiblement plus près de Périm et de la côte du Yémen que le Ras Doumêra, masqué d'ailleurs par l'île de Doumêra, plus élevée. Enfin et surtout, la seule façon de concilier à peu près les témoignages de Strabon et de Ptolémée qui situe Deirè à l'entrée de l'océan Indien, après le détroit, est d'identifier ce promontoire au Ras Siyyan, car, à moins de ne vouloir mesurer les détroits qu'en suivant les parallèles, ce qui serait un préjugé d'amateur de cartes et d'estampes, on ne peut prétendre qu'on est sorti du détroit, parce qu'on a doublé vers le sud-est le Ras Doumêra.

Tout bien pesé, nous nous séparons donc à la fois de C.Müller, qui veut localiser le promontoire Deirè au Ras Bir, et de C.Conti Rossini, qui le situe au Ras Doumêra. Nous adoptons une position médiane, non par goût du compromis, mais parce que cette position est seule compatible avec l'ensemble des sources. Nous nous

51) C.Conti Rossini, *La città di Deirè e i due laghi di Strab.* XVI. 14, dans *Rendiconti della reale Accad. dei Lincei, Cl. di Sc. mor., stor. e filol.*, ser. V, XXIX, 1920, p.293-295.

(52) Idem, *Storia d'Etiopia*, Bergamo, 1928, pl. LIII, n°167-168.

rallions ainsi à l'opinion que J.Barthoux a exprimée avec beaucoup de conviction dans un rapport destiné à l'O.R.S.T.O.M., mais qui ne fut jamais envoyé à cet organisme. Ajoutons encore que nous croyons avoir prouvé (cf.*supra*, textes 8 et 11, avec notre commentaire) l'identité de Bérénice "épi Dirès" et de Deirè. Bérénice est, selon nous, le nom ptolémaïque de Deirè, qui n'est, au demeurant, qu'un terme géographique descriptif. On ne peut exclure cependant que se cache derrière Deirè quelque toponyme indigène présentant, pour des oreilles grecques, une plus ou moins vague analogie phonétique.